

Gábor (Neuman) Nyirö est né le 7 mars 1929 à Szombathely (autrefois Stein am Anger) en Hongrie. Sa famille a d'abord dû déménager dans le ghetto avant d'être déportée à Auschwitz début juillet 1944. Le jeune Gábor et son père ont survécu à plusieurs camps de concentration avant de retourner en Hongrie. Gábor Nyirö commence des études en génie mécanique en 1946 à Budapest et se marie en 1953. Trois années plus tard, il émigre en Suisse avec sa petite famille. Le couple se sépare et Gábor Nyirö se remarie en 1974. Avec sa seconde femme, Ursula Nyirö-Bornhauser, il vit à Schaffhouse jusqu'à sa mort le 13 décembre 2010.

Le fardeau des souvenirs

GÁBOR (NEUMAN) NYIRÖ

Mémoires de survivants de l'Holocauste



GÁBOR (NEUMAN) NYIRÖ

Le fardeau des souvenirs

GÁBOR (NEUMAN) NYIRÖ

Le fardeau des souvenirs

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 7 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Gábor (Neuman) Nyirő

Photos

Gábor (Neuman) Nyirő

Titre original

Die Last der Erinnerung (2010)

Traduction

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI),
traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DFI).

Premier tirage

2017

Avant-propos	7
<hr/>	
LE FARDEAU DES SOUVENIRS	9
Ma famille	9
Szombathely	11
Le ghetto	11
La déportation	13
Arrivés à Auschwitz	14
Un habit rayé de prisonnier	14
La baraque 7	16
Le savon rif	17
La distribution des repas	17
Dans le camp	19
Hans Andrischeck	21
Départ d'Auschwitz	22
Le camp Todt	24
Du sucre et des cigarettes	25
Encore un dernier transport	26
À Penzing	28
Premières recherches	33
Retour en Hongrie	33
Nous étions une fois une grande famille	34
Des amis de jeunesse	35
La nouvelle vie de mon père	35
Changement de nom	37
Des études techniques terminées avec succès	37
Octobre 1956	38
Je deviens suisse	38
Un questionnaire à l'hôpital	39

À l'époque, on ne m'a pas posé de question	40
Je ne peux ni ne veux oublier ce que j'ai vécu	42
<hr/>	
Biographie	43
<hr/>	
Postface	46
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	50
<hr/>	
Annexes	57

AVANT-PROPOS

J'ai beaucoup de mal à écrire sur les événements survenus pendant la Shoah. Ressasser le passé est une forme d'autotorture. Pour de nombreux survivants de l'Holocauste, raconter ce qu'ils ont vécu leur permet de mieux le supporter. Je fais partie de ceux pour qui le passé représente un lourd fardeau. Après 65 années, mes souvenirs sont si vifs qu'il me semble que tout cela s'est passé hier.

Je passe encore des nuits blanches au cours desquelles les épisodes du passé se déroulent dans ma tête comme un film. Et lorsque je m'endors, je rêve souvent du passé – il n'y a pas d'échappatoire.

*À la mémoire de
ma mère.*

*Avec toute
ma gratitude,
car sa clairvoyance
nous a sauvé
la vie, à mon père
et à moi.*

LE FARDEAU DES SOUVENIRS

MA FAMILLE

Je suis né le 7 mars 1929 à Szombathely¹ (autrefois Stein am Anger) en Hongrie sous le nom de Neuman (Nyirö) Dénes Gábor². En 1944, lorsque la *Wehrmacht* a envahi la Hongrie, j'étais écolier, tout comme ma sœur Agnes, née à Szombathely le 1^{er} mai 1932. Mon père, Aladár Neuman, né le 10 octobre 1898 à Budapest, était gynécologue. Ma mère, Kornelia (Lilly), née Bader, a vu le jour le 6 février 1907 à Turnisce en Slovénie. Elle était femme au foyer.

Ma sœur et moi nous plasions beaucoup à l'école maternelle juive. En plus de nombreux jeux, nous avons appris à connaître les coutumes traditionnelles. Nous parlions de la signification des fêtes et apprenions les danses traditionnelles. Il existait une certaine rivalité entre les enfants, chacun voulant être le meilleur. Avec les parents comme avec les enfants, nous avons développé un bon sentiment d'appartenance.

Nous avons ensuite été scolarisés à l'école élémentaire juive de Szombathely. Plus tard, il ne nous était plus permis de fréquenter une école commerciale ou un gymnase. De 1939 à 1940, seuls les Juifs habilités par les autorités pouvaient fréquenter une école obligatoire après le primaire. L'accès aux universités était déjà interdit.

Les premières années d'école obligatoire étaient encore supportables, mais au cours de la troisième année nous – six enfants juifs – étions livrés aux brimades des enseignants. Les punitions et les gifles étaient notre lot quotidien. Cette attitude hostile envers nous avait bien sûr déteint sur les autres élèves. Le quotidien scolaire devenait difficile et de plus en plus insupportable, car seuls quelques rares camarades non juifs adoptaient un comportement neutre.



Lilly Neuman, ma mère.



Aladár Neuman, mon père.



Ma sœur Agnes.



Ma sœur Agnes et moi.

SZOMBATHELY

La ville de Szombathely, située près de la frontière autrichienne, faisait partie des premières localités occupées par les Allemands. Cela s'est passé à la mi-janvier 1944³.

À partir de cette période, les autorités hongroises passaient au second plan, remplacées par les Croix fléchées⁴. Nous avons pu aller à l'école jusqu'à la fin du mois de février 1944, ensuite nous n'y étions plus les bienvenus. Vint ensuite l'ordre de porter l'étoile de David. En feutrine jaune et d'un diamètre de 10 cm, elle devait être portée de manière bien visible à la hauteur du cœur. Il ne nous était plus possible d'accéder à certains endroits et nous ne pouvions plus fréquenter qu'à certaines heures de la journée les espaces publics autorisés. Les Juifs ne pouvaient quitter leur appartement qu'entre 8 h et 10 h et 17 h et entre 19 h. Nous devions faire nos courses dans des magasins imposés et sur le marché.

Il était préférable de toujours marcher en longeant un mur, pour que le danger ne puisse surgir que d'un côté. Car à cette époque, on pouvait s'estimer heureux de ne subir «que» des crachats. Les coups de pied étaient à l'ordre du jour.

Début mars 1944, nos vélos et nos voitures ont été confisqués. Les maisons, les terrains et les appartements sont ensuite devenus propriété de l'État. Le motif invoqué pour ces saisies: juif.

Mon père ne pouvait diriger son cabinet gynécologique que de manière limitée. Les horaires de travail et les activités qu'il avait le droit d'exercer lui étaient imposés. Des amendes sévères étaient infligées en cas de non-respect. L'accès aux épargnes bancaires était partiellement bloqué. La raison invoquée là aussi: juif.

LE GHETTO

Le ghetto a été créé le 1^{er} mai 1944. Tous les Juifs devaient s'y installer au plus tard le 15 mai 1944.

Sur les quelque 4500 Juifs qui vivaient à cette époque dans le district de Vas, près de 3200 habitaient la ville de Szombathely. Une partie de la ville a été fermée pour constituer le ghetto, dont les deux accès étaient strictement contrôlés par les Croix fléchées. Chaque famille, quelle que fût sa taille, s'est vue attribuer une pièce.

L'entrée des denrées alimentaires dans le ghetto était limitée. Des razias avaient lieu tous les jours: il fallait par exemple remettre des produits textiles ou une quantité donnée de métaux précieux ou d'argent. Les brimades étaient notre lot quotidien.

Mon père avait la permission de quitter le ghetto entre 10h et 12h pour se rendre à son cabinet, mais pas pour recevoir ses patientes, juste pour clore les dossiers. Ainsi, il réussissait souvent à nous ramener des denrées alimentaires. Cette situation a perduré jusqu'à la mi-juin. Ensuite, les règles sont devenues plus sévères.

La vie dans le ghetto était précaire. Le ghetto a été dissous le 1^{er} juillet 1944 et nous avons dû nous préparer pour la déportation. Nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous allions et devions laisser le peu de biens qui nous restaient. Nous avons juste le droit d'emmener un petit sac avec des vêtements et un peu de nourriture. Ma mère a aussi pris une bouillotte en caoutchouc remplie d'eau, qui nous a été très utile par la suite.

À la sortie du ghetto, les hommes et les femmes ont été séparés. Un policier et un infirmier se tenaient à côté de chaque groupe. Une sage-femme se tenait en outre du côté des femmes. Les policiers prenaient les objets de valeurs (alliances, bagues et colliers) et les jetaient dans un baquet. Les hommes devaient ensuite se soumettre à un examen rectal par l'infirmier et les femmes à un examen rectal et vaginal par la sage-femme pour s'assurer qu'ils ne cachaient aucun objet de valeur.

LA DÉPORTATION

Nous avons été regroupés dans une usine de moteurs désaffectée. Le jour suivant, c'est-à-dire le 2 juillet 1944, les Croix fléchées ont apporté une liste de personnes présumées riches. Ces personnes ont été transportées sur une remorque tirée par un tracteur jusqu'à l'ancien bâtiment administratif juif. Chaque personne a été interrogée pour savoir si elle avait caché ou confié des objets de valeurs à quelqu'un.

Ceux qui ne collaboraient pas devaient enlever leurs chaussures et les soldats les frappaient alors sur la plante des pieds avec une grosse tige de roseau jusqu'à ce qu'ils révèlent leurs cachettes. Plusieurs personnes ont été ramenées à moitié inconscientes avec de grosses bulles hémorragiques sur la plante des pieds.

Nous faisons partie des «riches», nous aussi. Lorsque mon père a été appelé, nous lui avons demandé de tout avouer pour éviter qu'il ne subisse le même sort que ceux qui l'ont précédé. Il a donc dit que nos objets de valeur se trouvaient dans deux caissons chromés dans le puits de notre jardin. Les Croix fléchées ont appelé les pompiers et, en présence de mon père, ont vidé le puits. Les deux caissons ont été confisqués et mon père est revenu sain et sauf parmi nous.

Le 4 juillet 1944, nous avons été «mis en wagon». 100 personnes ont été regroupées dans chaque wagon de transport de bétail, sans vivres ni eau. Nous avons alors compris pourquoi ma mère avait tellement insisté pour garder la bouillotte en caoutchouc remplie d'eau avec elle. Le train s'est mis en branle et nous ne savions toujours pas où on nous emmenait. Il faisait une chaleur étouffante dans le wagon et nous espérions qu'il pleuve pour que l'air se rafraîchisse un peu. Lorsque la pluie est enfin tombée, nous nous sommes massés contre les deux petites fenêtres et tendions les mains vers l'extérieur. Mais des gardiens nous ont chassés des fenêtres et donné des coups de fouet sur nos mains.

Pendant la première nuit de notre déportation, mon père a été appelé par des gardiens parce qu'une femme avait des contractions dans le der-

nier wagon et criait. Mon père nous a raconté qu'il a aidé cette femme à accoucher sans eau et sans lumière dans un wagon bondé. Il n'a pu se laver les mains qu'à l'arrêt suivant et il nous a rejoints avec une bouteille d'eau. Nous étions soulagés et remplis d'espoir à l'idée qu'un enfant puisse naître dans une situation si incertaine.

ARRIVÉS À AUSCHWITZ

Nous sommes arrivés à Auschwitz le 7 juillet 1944. Nous avons été expulsés des wagons; ceux qui étaient trop faibles étaient tout simplement jetés hors des wagons par les gardiens allemands. Je me rappelle que des personnes restaient sur place, désorientées. Car nous ne savions pas ce qui nous arrivait.

Nous avons dû nous séparer – les femmes avec les enfants, les hommes à part. J'étais d'abord avec ma mère et ma sœur. Ma mère m'a alors envoyé chez mon père pour qu'il se sente moins seul. Je me suis donc glissé près de mon père. Ma mère nous a rendu à tous les deux un immense service et indirectement, nous a sauvé la vie.

Lors de la sélection par le *Lagerarzt* (médecin du camp) Mengele⁵, les hommes jeunes et aptes au travail et les hommes valides ont été regroupés à droite et emmenés. La sélection des femmes et des filles a été effectuée après. C'est pour cela que je ne sais pas ce qu'il est advenu de ma mère et de ma sœur. Après la séparation, nous ne les avons plus jamais revues. Nous avons appris plus tard par le témoignage de survivants que les mères qui ne voulaient pas se séparer de leurs enfants ont été gazées avec eux.

UN HABIT RAYÉ DE PRISONNIER

Nous nous sommes arrêtés devant une baraque et avons dû enlever nos vêtements et donner tous nos effets personnels. Nous n'avons pu garder que la ceinture et les chaussures. Nous avons ensuite été complètement ra-

sés. Comme tout devait se faire vite, de nombreux détenus saignaient. Puis chacun s'est vu jeter un maillot de corps, un caleçon et un habit rayé de prisonnier en lin. Sur la veste, à hauteur du cœur, il y avait un triangle de 8 cm imprimé en rouge, pointe en bas. Nos chaussures ont ensuite été immergées dans un produit désinfectant. Sans doute voulait-on s'assurer encore une fois que nous ne cachions rien.

Nous avons appris que les wagons avaient été vidés par les prisonniers du commando «Canada⁶» et tous les biens rassemblés. Ces prisonniers étaient mieux nourris que les autres et vivaient comme nous imaginions que l'on pouvait vivre au Canada – d'où le nom. Les vêtements rassemblés étaient ensuite triés, sous l'étroite surveillance de soldats, au *Zigeunerlager* (block 25). Nous avons appris par hasard qu'une femme de Szombathely que nous connaissions triait les vêtements dans cette baraque. Grâce à elle, nous avons pu obtenir chacun un maillot de corps supplémentaire.

Ce vêtement ne nous a pas toujours protégés. Lors des fouilles corporelles, nous devions dissimuler les maillots de corps, ce qui n'était pas facile. Nous les enterrions la plupart du temps dans le sable pour les cacher. Puis nous les déterrions avant de les laver. Mon père et moi devions ensuite les mettre mouillés. Nous pouvions prendre une douche chaude une fois par mois. Pendant ce temps, nos vêtements étaient traités à haute température contre les poux. Nous nous séchions ensuite avec les vêtements encore chauds.

Nous avons été assignés au *Zigeunerlager*. À l'entrée, nous étions accueillis par le panneau «Arbeit macht frei» (le travail rend libre). À droite du camp se trouvaient les cuisines. Juste à proximité, il y avait un grand bassin de rétention prévu pour éteindre les incendies. De l'autre côté, il y avait une grande place. Comme nous l'avons appris plus tard, cet endroit était utilisé pour les appels et les transports. Pour nous en revanche, les appels avaient toujours lieu entre les baraques.

LA BARAQUE 7

La première station était la baraque 7⁷. Un chef de block parlant le hongrois nous a informés que c'était la dernière occasion de jeter d'éventuels objets métalliques dans un seau avant que nous ne soyons radiographiés. Si la radiographie devait révéler des objets cachés, ajouta-t-il, le détenu serait tué sur place. Nous avons compris par la suite que ces «Messieurs» avaient profité de la situation pour nous arnaquer et qu'ils empochaient eux-mêmes les derniers objets de valeur. C'est pour cela que l'homme parlant le hongrois avait été nommé «l'oncle radiologue».

Quelques jours après notre arrivée à Auschwitz, des cartes postales militaires ont été distribuées. Nous devions tous en envoyer une à nos proches pour leur dire que nous étions bien arrivés et que nous allions travailler prochainement. Il était interdit d'évoquer que nous avions été séparés des autres membres de la famille. Il est intéressant de préciser qu'aussi bien la carte de mon père que la mienne sont arrivées à destination.

Le *Zigeunerlager* était séparé en deux parties. Dans les baraques avec des numéros pairs se trouvaient les familles de Tziganes et dans celles avec des numéros impairs les détenus Juifs. En tant que jeune détenu, j'ai été affecté à la baraque 9 et mon père à la baraque 21.

À Auschwitz, les températures étaient déjà extrêmes en juillet. À 7 heures du matin, la température atteignait à peine 10 degrés. Nos vêtements n'étaient pas assez chauds et nous souffrions constamment du froid. Nous protégeons nos corps avec du papier journal si nous avons la chance d'en trouver. Ou nous nous regroupions étroitement en cercle pour nous tenir chaud.

On n'apercevait aucun animal dans le camp, pas un oiseau, rien, pas même un cheval. À l'origine, les baraques avaient été conçues comme des écuries.

Je me rappelle très bien à quoi cela ressemblait: les baraques faisaient 10 m de large et 25 m de long. Le soubassement était en béton et les parois

en lattes de bois. 3,5 m étaient prévus des deux côtés pour des chevaux. Le sol était légèrement incliné vers le milieu, sans doute pour canaliser l'urine des chevaux. Au milieu de la baraque, une sorte de banc couvert a été construit sur toute la longueur, pour un système de chauffage qui n'a jamais été installé. Il y avait 15 baraques de ce type. L'une d'elle faisait fonction de latrine et une autre de laverie.

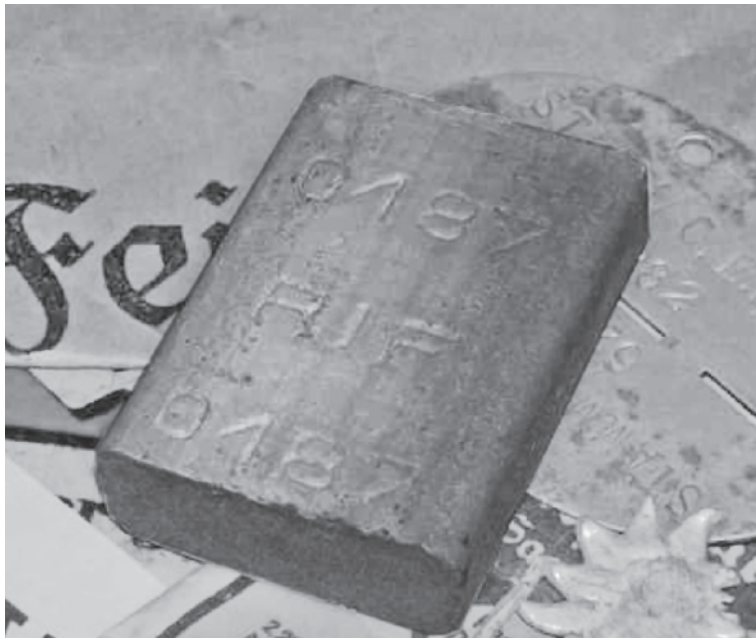
LE SAVON RIF

Un savon spécial était remis aux détenus pour la toilette. Si mes souvenirs sont exacts, il était gris clair et gravé des trois lettres RIF. À l'intérieur du camp, on racontait que ces trois lettres signifiaient «reines Juden-Fett» (pure graisse juive), une manière supplémentaire d'humilier les détenus. Nous croyions que ce savon était fabriqué à partir de la graisse de détenus morts au camp. Des décennies plus tard, j'ai demandé au Musée juif de Budapest s'ils avaient des exemplaires de ce savon. Sur la photo ci-jointe, on peut reconnaître la gravure 0187 RIF 8182.

J'ai remarqué que les savons présentaient des gravures différentes se référant à différents lieux de fabrication. Notre interprétation «reines Juden-Fett» était erronée. J'aimerais remercier chaleureusement ici Madame Vera Farago et Madame Elvira Lopez du Musée juif de Budapest pour leur aide précieuse.⁸

LA DISTRIBUTION DES REPAS

Chaque baraque abritait de 800 à 1000 détenus. Le rythme des repas était toujours le même: nous étions d'abord comptés lors de l'appel du matin. Ensuite, on distribuait une sorte de café ou de thé bouilli. Vers midi, une équipe de quatre détenus devait aller chercher aux cuisines des caisses en bois contenant le repas. Une caisse mesurait env. 75 x 75 x 75 cm. Une ration était supposée faire un litre, mais ce n'était bien évidemment jamais le cas. La potée de légumes «séchés» consistait en une masse indéfinissable



Un savon RIF⁹.

dans laquelle les plus chanceux pêchaient parfois une pomme de terre. Entre 4 et 6 personnes devaient se partager un contenant de 4 à 6 litres. Comme nous n'avions ni assiettes ni couverts, nous buvions à tour de rôle à même le contenant, chacun scrutant l'autre pour qu'il ne prenne pas plus que ce qui lui revenait.

La distribution de pain avait lieu l'après-midi, à raison d'un pain militaire carré (de 1,5 kg environ) pour 10 personnes. Nous devions procéder à la répartition des parts sans couteau. Les disputes étaient fréquentes à cette occasion.

À l'intérieur du camp, le pain était la plus importante monnaie d'échange. Un détenu qui avait une barbe trop longue et qui craignait pour sa vie parce que cela le vieillissait ou lui donnait un aspect négligé pouvait par exemple échanger un tiers de sa ration de pain pour utiliser le rasoir d'un autre détenu.

DANS LE CAMP

À la fin du mois de juillet 1944, un train transportant des Juifs de Hollande est arrivé à Auschwitz. Quelques jours plus tard, certains d'entre eux se sont rassemblés dans la baraque 21, et ont reconnu un espion juif qui travaillait pour les SS. Des Hollandais arrivés au camp un peu plus tôt se sont vengés: une demi-heure plus tard, le corps de l'espion gisait sans vie sur le sol de la laverie.

L'espace situé entre le *Zigeunerlager* et celui des femmes était séparé par une clôture électrique. Le camp des hommes BIID était occupé par des prisonniers de guerre. Un appel avait lieu tous les matins sur la grande place, ensuite ils se mettaient en marche. Comme le contact avec eux était interdit, nous ne savions pas où ils allaient. Chaque tentative de contact se soldait par des tirs des gardes postés sur les miradors. Les prisonniers revenaient en groupe en fin d'après-midi. Pendant la journée, rien en bougeait dans le camp. Pendant notre séjour à Auschwitz, nous avons assisté deux fois à un appel des prisonniers de guerre sur la grande

place. Une voix très forte a annoncé quelque chose que nous ne comprenions pas.

Mais lorsque les prisonniers de guerre se sont mis en marche, nous avons vu que deux victimes étaient pendues à des potences sur la place d'appel. Elles y sont restées 2 à 3 jours dans un but de dissuasion.

Ce genre de situation nous a fait comprendre comment la notion de valeur individuelle se perd en captivité et combien la dignité humaine est bafouée. On ressent une impuissance totale. On exécute les ordres et les consignes en prenant conscience de sa propre infériorité.

Les détenus affichaient des comportements très différents dans la baraque. Certains restaient là, apathiques, cherchant à comprendre le sens de leur destin. D'autres cherchaient force et réconfort dans la prière. Un grand nombre allaient de long en large, se rebellant et jurant pour se défouler. Et certains se cachaient dans un coin de la baraque, espérant être laissés en paix.

J'avais convenu avec mon père, qui logeait dans une autre baraque, de nous retrouver au niveau du dixième poteau pour nous parler. Nous avons ainsi réussi à entrer en contact plusieurs fois, jusqu'à ce que le chef de block chasse mon père.

Comme nous avons pu l'apprendre plus tard, il n'était pas possible de fuir lors du déroulement d'un transport organisé. Un groupe d'hommes équipés de matraques et accompagnés de chiens dressés talonnait les détenus et accélérail la cadence. Dans ces conditions, il n'y avait aucune possibilité de se cacher ou d'échapper à un transport.¹⁰

Pendant notre séjour, mon père a été transféré de la baraque 21 à la baraque 19, nommée la «baraque de l'intelligence». On y rassemblait les détenus qui portaient un titre de docteur. Nous n'avons jamais appris le but de ce transfert.

HANS ANDRISCHECK

Dans la baraque 19, le chef de block était un prisonnier allemand de droit commun. Il s'appelait Hans Andrischeck et n'était pas juif, il devait juste purger sa peine chez nous. Sa position n'était en rien comparable à la nôtre, car il jouissait de nombreux privilèges. Un coiffeur lui rasait le crâne tous les jours et il recevait des denrées alimentaires. Il pouvait porter ses vêtements civils, mais devant et derrière, à hauteur du cœur, un cercle rouge d'env. 10 cm de diamètre était peint à la peinture à l'huile. Ce cercle faisait office de cible en cas de fuite du prisonnier.

Hans Andrischeck était un petit homme trapu âgé d'environ 45 ans, aux traits durs mais au cœur tendre. De par sa position, il avait accès aux journaux et nous en faisait la lecture tous les jours avant l'extinction des feux, assis sur la traverse du milieu. Il tenait à un silence absolu quand il faisait la lecture. Un jour, dérangé par quelqu'un, il a lancé une boîte de conserve pleine, blessant un homme à la tête. Cet incident a tellement marqué Hans Andrischeck qu'il a apporté une double ration de pain au blessé pendant plusieurs jours. Il nous encourageait toujours à tenir bon et à ne pas perdre espoir. Quand Hans Andrischeck était de bonne humeur, il ordonnait à des détenus d'aller chercher dans les cuisines le charriot à deux roues. Torse nu, un drap blanc noué autour des hanches, il adorait se faire promener sur l'allée principale du camp, tiré par des détenus au pas de course. C'est ce qui lui a valu d'être surnommé «César».

J'ai été soumis à deux sélections. La première a eu lieu avant *Roch Hachana* (nouvel an juif). Ayant été catégorisé «sous-alimenté», je n'ai pu en réchapper. La deuxième sélection a eu lieu avant Yom Kippour. Une ficelle avait été tendue à 160 cm de hauteur. Il a été dit que ceux qui n'atteignaient pas cette hauteur recevraient du chocolat. Grâce à l'intervention de Hans, j'ai été «désélectionné»¹¹.

Pendant les deux sélections, mon père s'était adressé à Hans en le suppliant de me faire sortir de la baraque. À chaque fois, Hans avait repoussé

mon père en disant: «Je ne peux rien faire!» Mais quelques heures plus tard Hans était apparu dans la baraque où j'étais enfermé avec les autres sélectionnés. Une fois qu'il m'avait reconnu, il m'a empoigné par le col et m'a jeté dans l'allée principale en disant: «C'est mon adjudant. Pourquoi est-il là-dedans?» Il a ensuite empoigné un détenu dans l'allée et l'a jeté dans la baraque à ma place, car il fallait que le nombre y soit.

C'est ainsi que j'ai réussi à me retrouver dans la baraque de mon père, malgré le fait qu'on évitait toujours de laisser ensemble les membres d'une même famille (père et fils ou frères). Hans nous avait conseillé de tenter de quitter le camp lors du prochain transport. Il nous a proposé de nous aider à fuir, en ajoutant qu'il ne pourrait plus intervenir lors d'une troisième sélection.

Début septembre, tous les détenus ont reçu l'ordre de ne pas sortir de leurs baraques. Des camions sont arrivés et toutes les familles de Tziganes ont été chassées avec beaucoup de brutalité hors de leurs baraquements. Les Allemands hurlaient des ordres, les enfants criaient, les femmes pleuraient, les chiens aboyaient – c'était un vacarme insupportable. Nous devions assister à cela depuis nos baraques et nous tentions d'échapper au bruit en nous bouchant les oreilles avec les doigts, mais cela ne suffisait pas. Certains d'entre nous priaient ou pleuraient. Le lendemain matin, tout était vide et silencieux.

Nous ne les avons plus jamais revus...

DÉPART D'AUSCHWITZ

Début octobre, un groupe de détenus a été constitué pour un transport et nous avons dû nous mettre en rang. Nous ne connaissions pas la destination de ce transport. Il y avait toujours un risque, mais l'essentiel était de quitter le camp – et nous voulions tenter notre chance. Hans a tenu parole: alors que le groupe destiné au transport a été arrêté pour une raison inconnue, il a profité de l'occasion. Il a ordonné à dix détenus de tirer une charrette. Mon père et moi en faisons partie. Arrivé à hau-

teur du convoi, Hans a tiré deux personnes hors du groupe et nous a poussés, mon père et moi, à leurs places. Là aussi, le nombre devait rester le même.

C'est ainsi que le 10 octobre 1944, le jour de l'anniversaire de mon père, nous avons quitté Auschwitz après y avoir «séjourné» 100 jours. Après deux jours de voyage éprouvants et tendus dans un wagon avec une centaine de personnes, nous sommes arrivés au camp Kaufering 3, un camp satellite de Dachau.

Trois wagons ont été vidés de leurs occupants. Les autres détenus sont allés dans un autre camp. Comme on pouvait s'y attendre, j'ai été sélectionné une nouvelle fois, mais j'ai encore une fois réussi à m'en sortir. En effet, nous avons rencontré un détenu originaire de la même ville que nous qui avait acquis le statut de chef de block. Il a obtenu ce poste parce qu'il avait un jour gagné en tant qu'avocat un procès dans un cas de divorce pour un client SS. C'est grâce à cette connaissance que je n'ai pas été renvoyé à Auschwitz avec les autres détenus malades et affaiblis.

Nous avons été tatoués dans ce camp. Mon numéro était 116280 et celui de mon père 116279, juste un nombre en dessous. Nous avons ensuite dû coudre sur le triangle rouge une bande de tissu de 2x8 cm portant l'inscription U-116280 pour moi et U-116279 pour mon père, U voulant dire «Ungar» (Hongrois).

Comme il n'y avait pas de femmes dans ce camp au début, j'ai été assigné avec quatre autres jeunes détenus à la corvée de patates pour les gardes allemands, situation qui changea après quatre semaines avec l'arrivée de femmes dans le camp. Grâce à ce travail, je pouvais mettre des épluchures de pommes de terre de côté et, si nous en avions la possibilité, nous les faisons cuire plus tard. Je cachais les épluchures dans la manche de ma veste et réussissais à passer devant les gardes sans me faire prendre. Parfois, nous échangeons les épluchures contre du pain. Nous pouvions ainsi apaiser un peu notre faim et, grâce à l'homme que nous connaissions, nous pouvions même mettre du pain de côté.

LE CAMP TODT

Plus tard, j'ai été enrôlé dans le commando de travail de mon père. Il s'agissait de construire un camp Todt¹². Des petites baraques, des clôtures électrifiées et une prison étaient prévues pour des travailleurs allemands qui avaient commis des exactions contre le Reich allemand. Le commando de travail comprenait 30 prisonniers. En plus de notre ration, nous recevions de la cuisine Todt une soupe aux pois jaunes.

J'ai travaillé avec un menuisier qui m'a expliqué comment il fallait chauffer les poêles des cellules de prison pour que les murs puissent sécher. La quantité de combustible était fixée. Je devais scier des lattes de bois destinées à cet effet. Le soir, il fallait enlever le bois et les cendres, nettoyer les cellules et les poêles. Mon père préparait les travaux de bétonnage à l'extérieur et aplanissait le terrain.

Comme nos vêtements commençaient à se déchirer, nous avons reçu des vestes civiles. Au dos de la veste devait figurer une croix blanche d'env. 30 cm de longueur et de 3 cm de largeur, faite à la peinture à l'huile ou cousue en tissu. Celui qui n'avait pas bien cousu la partie inférieure recevait des coups lors des contrôles.

Le commando de travail du camp 3 a été dissous fin décembre 1944. Avec 200 autres détenus, nous avons rejoint le camp principal 1 comme groupe «bouche-trou». Le camp 1 était situé non loin de Landsberg am Lech. Il y avait dans ce camp des prisonniers de guerre russes qui partageaient le même sort que nous.

Nous devions travailler en trois équipes dans la «forêt Moll»¹³ à la construction d'un hangar à avions. Sur place, il y avait une structure en béton armé de 1,5 m d'épaisseur. Nous devions creuser sous cette structure une surface d'environ 50 x 50 m. On se passait les seaux remplis de terre, qui était évacuée vers l'extérieur par des prisonniers debout sur des échelles. Il fallait travailler vite et bien remplir les seaux, sinon le détenu pouvait être poussé au bas de l'échelle. Sur un pré, nous devions aussi planter, sous les ordres de Todt, de grosses conduites de canalisation en béton.

Les travailleurs de Todt n'étaient pas toujours compréhensifs, car ils étaient eux aussi placés sous le contrôle des SS et ne pouvaient pas se montrer solidaires. Il n'y avait la paix que lorsque les alarmes aériennes retentissaient. Nous devions alors nous cacher dans la forêt avoisinante pendant que les gardiens se mettaient à l'abri dans les conduites de canalisation.

Début février 1945, j'ai contracté une pneumonie. Je me suis rendu dans la baraque des malades et l'infirmier de garde m'a donné deux cachets. Je n'avais aucune idée de quoi il s'agissait, mais on m'a donné une couverture et un endroit pour dormir. Je ne suis resté que deux jours dans cette baraque, car j'avais peur d'être transféré comme d'autres dans le *Krankenlager* (camp 4) – ce qui signait mon arrêt de mort.

Un jour, lors du retour d'un service de nuit de la «forêt Moll» vers le camp, les détenus étaient nerveux. Les gardiens ne l'ont pas toléré. L'un d'eux s'est mis à crier et à nous donner des coups avec une barre de fer. Je n'ai pas pu esquiver le coup et j'ai reçu la barre sur le nez. On m'a ramené au camp à moitié inconscient et couvert de sang. Au lieu de médicaments, j'ai apaisé la douleur avec de la neige. Ce n'est qu'après la libération qu'une fracture de l'os nasal a été diagnostiquée.

DU SUCRE ET DES CIGARETTES

Vers la mi-février 1945, une délégation du CICR¹⁴ a visité le camp 1. Nous avons dû nous inscrire sur une liste et indiquer notre pays d'origine. Ensuite, nous avons reçu chacun cinq cigarettes, dix morceaux de sucre et une boîte de sardines pour deux personnes. Ces présents portaient d'une bonne intention, mais étaient peu judicieux: nos estomacs ne supportaient pas un aliment aussi gras que les sardines, certains détenus en sont même morts.

Vers le 20 avril 1945, les travaux dans la «forêt Moll» ont été stoppés. Nous avons dû nous rendre à l'appel et les «malades» ont été priés de se mettre d'un côté. Environ 200 détenus se sentaient faibles et nous en fai-

sions partie. Les valides ont été répartis en plusieurs groupes «mis en marche». Nous ne savions pas où ils allaient – soi-disant à Dachau. Mon père et moi ne nous faisons aucune illusion et étions d'avis qu'il valait mieux mourir ici que de subir une nouvelle torture. Certains prisonniers russes étaient du même avis.

Comme le lendemain il n'y eut ni café ni repas de midi suite au départ des équipes de cuisine, les Russes qui étaient restés au camp ont commencé à se rebeller. Nous avons alors reçu une ration de pain. Le pain était reconnaissable à sa forme, mais sa couleur rappelait celle de pousses d'épiniard. Lorsque nous l'avons pris en main, un nuage de moisissures vert s'en est dégagé. Le goût était douceâtre. Des prisonniers très affamés ont essayé d'en manger. Quelques Russes se sont ensuite introduits dans les cuisines et dans la cave à pommes de terre. Les gardes ont tiré pour calmer la situation, mais les Russes ne se sont pas laissés impressionner.

Le 24 avril 1945, tous les «malades» ont été regroupés puis dirigés sous étroite surveillance vers la gare ferroviaire «forêt Moll», où étaient stationnés quelques wagons de troisième classe datant des années 20. Les compartiments comprenaient deux bancs qui se faisaient face et qui pouvaient accueillir chacun dix passagers. Il y avait une porte à chaque extrémité du compartiment, auquel on accédait par un marchepied. Le hasard a voulu que nous nous retrouvions avec deux Roumains. Ils parlaient le Hongrois, si bien que nous avons commencé à discuter.

ENCORE UN DERNIER TRANSPORT

Nous avons dû monter dans les wagons et une journée s'est écoulée avant qu'une locomotive soit accrochée aux wagons. Puis le train s'est mis à rouler lentement, mais en rond, ce qui fait que le lendemain, nous n'avions parcouru que 5 km. Le train s'est arrêté dans une forêt, dans laquelle nous devions nous cacher à chaque survol d'avions américains, ce qui est arrivé plusieurs fois dans l'après-midi. Mais nous n'avons pas été attaqués. Le soir, un autre train transportant des soldats a stationné près du nôtre.

Comme les Américains avaient bombardé la voie ferrée devant et derrière nous, le train était bloqué. Lorsque nous avons découvert qu'il y avait des denrées alimentaires dans le wagon stationné à côté du nôtre, nos pensées étaient ailleurs. Nous avons fait des réserves de *Knäckebröt*. Notre action de ravitaillement a été interrompue par une alerte aérienne et nous avons dû nous cacher dans la forêt. Un officier SS a trouvé que cela n'allait pas assez vite et il a abattu un jeune détenu qui était avec son père.

Suite à cet événement, nous avons décidé avec les deux Roumains d'utiliser l'autre porte du compartiment pour sortir du train lors de la prochaine alerte aérienne. Les Américains nous avaient encore en ligne de mire. Une heure après, ils survolaient la zone pour observer le convoi militaire stationné à côté de nous. Nous avons prudemment quitté le compartiment et, ne voyant aucun soldat de la *Wehrmacht*, nous sommes passés sous l'autre train. Soudain, des tirs ont fusé: d'autres détenus avaient certainement eu la même idée que nous. Nous nous sommes cachés dans les taillis puis avons réussi à atteindre la forêt avoisinante. Il faisait déjà sombre, nous ne savions pas où nous nous trouvions exactement. Nous avons donc fait une pause avant de grimper sur des arbres pour y passer la nuit. Nous entendions au loin des cris et des bruits – mais il nous était impossible de savoir ce qui se passait.

Vers midi, nous avons quitté notre cachette. Nous avons arraché le «X» cousu sur nos vestes et avons essayé de nous orienter dans la forêt. Dans cette situation, nous étions soulagés d'être en vêtements civils. Nous avons entendu des voix et sommes allés dans cette direction. Soudain, nous nous sommes trouvés face à un soldat de la *Wehrmacht* assez âgé, armé d'un fusil. Il allait de long en large sur le chemin forestier. S'enfuir en courant était trop risqué, alors nous sommes passés en rangs de deux à côté de lui en disant «guten Tag». Il nous a salués à son tour en nous laissant continuer notre chemin.

Nous avons remarqué qu'il y avait à Penzing un bunker pour les habitants du village, situé à 100 mètres d'un monument. Il servait d'abri aux villageois et le soldat de la *Wehrmacht* en surveillait probablement l'entrée.

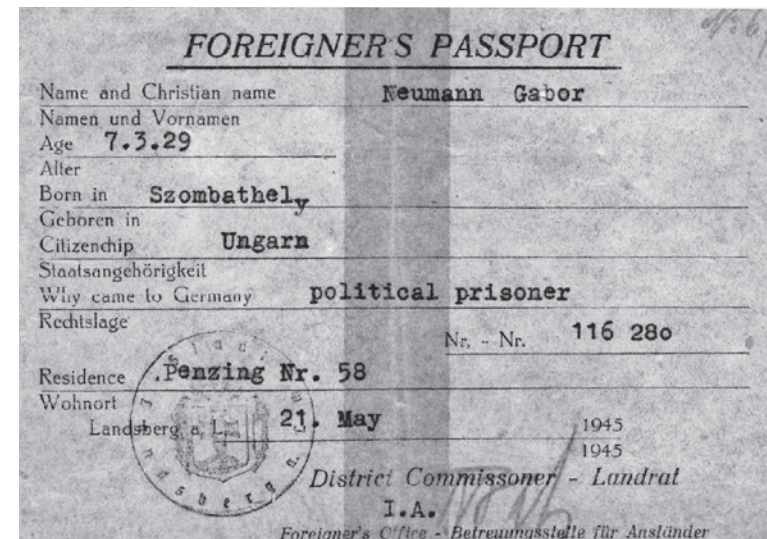
Nous n'avons pas tout de suite osé nous rendre dans le bunker, car des soldats pouvaient y séjourner. Plus tard, nous avons appris que les Américains étaient tout proches et que les soldats allemands commençaient à abandonner leurs uniformes. Ayant remarqué que les gens ne se connaissaient pas entre eux, nous avons décidé de nous réfugier dans le bunker, nous aussi. Nous étions affamés et avons eu la chance de nous procurer chacun une tartine de beurre.

À PENZING

Le lendemain matin, nous avons appris que les Américains avaient pris Penzing. Vers 8 heures et demie, nous sommes sortis du bunker et nous nous sommes rendus vers le village en brandissant un drapeau blanc.

Nous nous trouvions tous les quatre à l'arrière du groupe. Une fois arrivés à l'entrée du village, nous avons eu peur en voyant quatre soldats armés mettant en joue trois hommes qui tenaient leurs mains en l'air. La visibilité n'était pas bonne et nous ne pouvions identifier les protagonistes. Mais finalement nous étions heureux de voir qu'il s'agissait d'Américains.

Le 30 avril 1945, nous étions libres. Nous avons rencontré un commandant de blindé américain à l'entrée du village de Penzing. Mon père lui a raconté d'où nous venions et l'Américain nous a promis de nous ramener de la nourriture en repassant. Nous avons patiemment attendu devant la maison du maire. Le temps passait et nous avions déjà perdu tout espoir de pouvoir manger. Mais soudain un blindé est arrivé et une grande caisse a atterri devant nous. Les habitants du village semblaient aussi s'intéresser à ce don, les soldats ont tiré en l'air pour faire fuir les gens. Nous avons pu reprendre des forces grâce à ces aliments. Mon père a veillé à ce que les quantités et la teneur en matières grasses soient équilibrées. Nous avons séjourné à Penzing dans la maison du maire et y prenions nos repas. Pour la nuit, nuit commandions en plus une assiette de riz au lait. Après avoir inspecté la maison de manière plus approfondie, nous avons pu constater combien de conserves de viande le maire avait confisqué.



Passeport pour étranger établi le 21 mai 1945.

Szám. 616. Nr.

Személyazonossági bizonyítvány.
Certification.
Udostowierenije licznosti.

Németországba deportált magyar zsidók részére.
 For Hungarian Jewish deported Personnes in Germany.

Név / Name: Neumann Gabor

Imja i familja

Szül. hely, idő / Born and date: Szombathely, 1929. III. 7.

Miesto i god rozdenia

Utolsó lakhely / Last lodging: Szombathely

Poslednjeje miesto zytelstwa

Elfogathat helye, ideje / Deported from, at: Szombathely, 1944. VII. 3.

Otkuda i kogda wzlet

Koncentracios labor helye ahol fogvaget / Jamate of following concentration camps: Auschwitz, Dachau

Niemieckije konclageria gdie byl zakluczon

Fogoly szama / Prisoners number: 116,280

Nº zakluczonnaho plennaho

Fogvatartas időtartama / Prisoned at: 1944. VII. 3. - 1945. IV. 29.

Wremia zakluczenija

Visszavandorlo labor helye / American camp of home transportation: Feldafing

Wozwratnyj lagier

Feldafing, 1945. julius 11.

Fenti adatok helyességét igazoljuk: Approved by: *[Signature]*

Dostowierije nastojaszczych danych / polwierzdajem: *[Signature]*

HUNGARIAN JEWS COMMITTEE

Magyarországi zsidók bizottsága / Hungarian Jews Committee

Approved by: *[Signature]*

Potwierzdaj: *[Signature]*

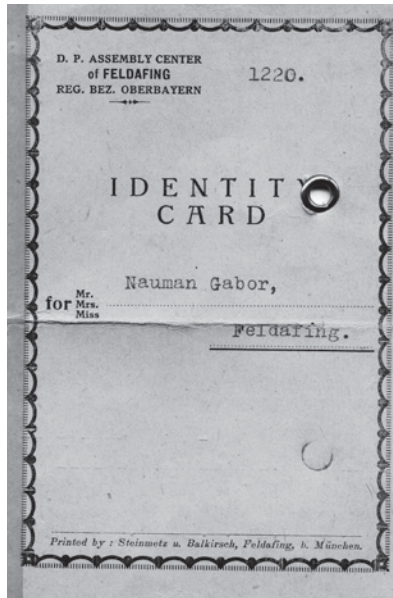
MIL GOVT

A labor katonai parancsnoka / Military Commander of the Camp: *[Signature]*

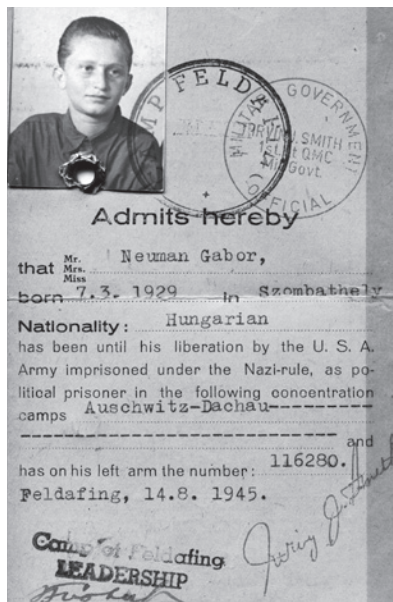
Wojennyj komendant lageria

Mon certificat de Feldafing, établi le 11 juillet 1945 (recto et verso).





Ma première carte d'identité, établie le 14 août 1945.



Plaque commémorative à l'emplacement de l'ancienne synagogue de Szombathely, à la mémoire des 4228 Juifs déportés à Auschwitz le 4 juillet 1944.

PREMIÈRES RECHERCHES

Après un court séjour à Penzing, nous avons habité avec les deux Roumains dans un appartement à Landsberg am Lech. Là, le rabbin militaire américain nous a aidés à entamer de premières recherches concernant ma mère et ma sœur. Nous avons contacté le camp de Feldafing, autrefois un camp d'entraînement de la Jeunesse hitlérienne, qui a accueilli d'anciens détenus après la libération. Grâce aux Américains, nous avons eu la possibilité d'aller à la Zugspitze, qui était surveillée par l'armée américaine.

RETOUR EN HONGRIE

Du camp de Feldafing nous avons entamé le voyage du retour vers la Hongrie. Nous sommes revenus à Szombathely en août 1945.

C'était une période difficile d'être à nouveau à la maison. Nous espérions toujours encore que nos proches disparus soient vivants. Mais nous avons tristement dû nous rendre à l'évidence: sur les quelque 3200 Juifs de Szombathely déportés, seuls 80 ont survécu à cette torture. Nous avons appris qu'en septembre 1943, près de 150 hommes d'un commando de travail sur le front russe avaient dû creuser des tranchées. C'était leur propre tombe, car ils ont été abattus sur place.

Peu de femmes sont malheureusement revenues à Szombathely. La plupart de ces survivants ont trouvé refuge chez des proches à l'étranger. De notre famille, seuls mon père et moi sommes revenus. Nous devons notre survie au sacrifice de ma mère.

NOUS ÉTIIONS UNE FOIS UNE GRANDE FAMILLE

Les familles de mes deux tantes du côté paternel avec deux enfants chacune ont survécu au ghetto de Budapest. Le frère aîné de mon père a été affecté à un commando de travail sur le front russe et a malheureusement disparu. D'un autre frère, nous avons appris plus tard qu'il était aussi dans un commando de travail et qu'il est mort du typhus à Theresienstadt. Le plus jeune frère a quant à lui pu fuir à temps en France. Ma grand-mère maternelle, qui habitait à Čakovec¹⁵, a été gazée à in Auschwitz. J'ai appris par le CICR que le frère aîné de ma mère avait été affecté en Pologne à l'usine de caoutchouc BUNA et n'a malheureusement pas survécu. Le plus jeune des frères, qui était aussi dans un commando de travail en Russie, avait réussi à prendre la fuite pendant une attaque et a survécu à la guerre.

Nous espérions que le plus dur était derrière nous. Mais une fois rentrés, nous avons dû constater que beaucoup de gens ne se montraient pas très aimables envers nous. Par des connaissances, nous avons appris où se trouvaient certains de nos meubles, de nos tableaux et de nos tapis. Lorsque nous avons voulu récupérer nos biens, certains ont grommelé que nous aurions aussi dû y rester comme les autres. La seule qui nous a ac-

cueillis avec joie était notre chienne, un ratier, qui avait trouvé refuge chez le concierge pendant notre absence. En nous apercevant, elle ne se sentait plus de joie.

DES AMIS DE JEUNESSE

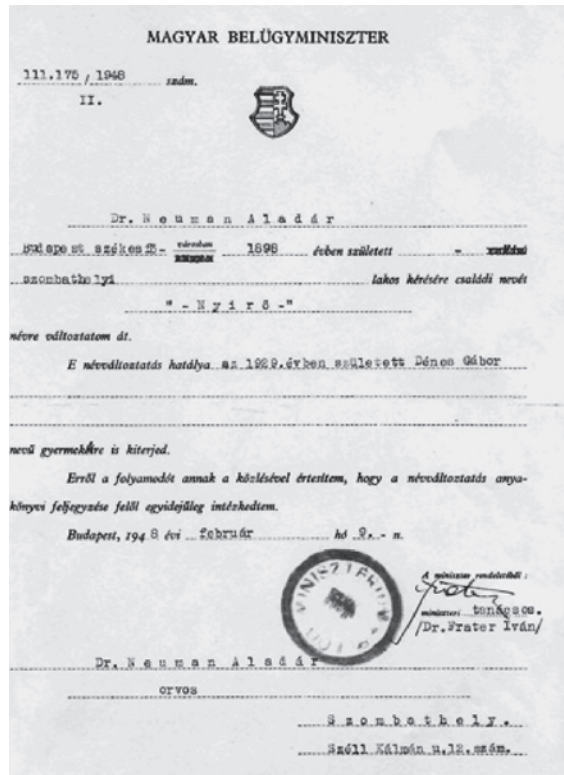
De mon cercle de connaissances, seuls dix amis de mon âge sont revenus. Malgré le fait que l'on ne pouvait pas quitter la Hongrie à l'époque, la plupart d'entre eux ont réussi à quitter le pays par des chemins détournés. J'ai perdu de vue un bon nombre de mes camarades.

Bien plus tard – je vivais déjà en Suisse – nous avons visité le Mur des lamentations à Jérusalem dans le cadre d'une croisière. Des soldats contrôlaient nos sacs, et l'un d'entre eux avait un visage qui ne m'était pas inconnu.

Croyant reconnaître un ami d'enfance, je me suis approché de lui et lui ai demandé s'il comprenait l'allemand. Il a acquiescé. Je lui ai ensuite demandé s'il comprenait éventuellement le hongrois. Il m'a alors regardé et m'a reconnu. Nous avons échangé nos adresses et sommes en contact régulier depuis. Il faisait partie de ces amis qui avaient quitté la Hongrie autrefois.

LA NOUVELLE VIE DE MON PÈRE

Cela n'a pas été facile pour mon père de rouvrir un cabinet de gynécologie et de reprendre pied entre ses quatre murs. Il a essayé de commencer une nouvelle vie. Pour ma part, je n'avais pas abandonné l'espoir d'un retour de ma mère et de ma sœur. Je ne pouvais pas comprendre que mon père veuille refaire sa vie si vite: j'avais tout à coup une belle-mère, avec laquelle je ne m'entendais pas bien. Dommage que cela ait étouffé ses sentiments paternels. Mon père a justifié ce mariage par rapport à son métier. Je ne pouvais pas accepter la future femme de mon père et j'ai catégoriquement rejeté son choix.



Document attestant le changement du nom Neuman en Nyirő.

CHANGEMENT DE NOM

L'État hongrois a rendu à mon père sa maison et son terrain nationalisés. En 1948, notre patronyme Neumann a été changé sur ordre des autorités. Le régime communiste avait commencé à transformer les noms d'origine allemande en noms hongrois.

Dans le cadre de cette procédure, mon père s'est vu proposer trois noms. Il a choisi Nyirő et nous avons ainsi pu garder au moins la première lettre de notre nom.

DES ÉTUDES TECHNIQUES TERMINÉES AVEC SUCCÈS

En 1946, j'ai réussi les examens d'entrée à l'école technique de Budapest dans le domaine de l'ingénierie mécanique. J'étais content de pouvoir aller habiter à Budapest. Mon père m'a soutenu financièrement pendant mes études. Comme il vivait déjà avec sa future épouse, je ne pouvais pas passer mes vacances chez eux. Mon père m'a trouvé une chambre chez un oncle pendant cette période. En 1949, j'ai obtenu mon diplôme et j'ai travaillé à l'usine Csepel dans la division Technologie des conduites, où je suis resté jusqu'en octobre 1950.

Comme je savais que j'allais bientôt devoir faire mon service militaire, j'ai fait enlever mon tatouage. Je voulais ainsi éviter les questions. Pendant deux ans, jusqu'en octobre 1952, j'ai fait mon service militaire dans le domaine électrotechnique dans la division Écoute radio. Après le service militaire, j'ai trouvé un emploi de contrôleur technique dans l'entreprise Fémtoemgcik-Művek à Budapest. Cette entreprise fabriquait essentiellement des produits militaires qui étaient soumis à des contrôles très stricts. Différents composants étaient fabriqués dans la fonderie d'aluminium de l'entreprise et des phares pour l'industrie automobile étaient produits dans les ateliers d'emboutissage, ce qui m'a permis d'élargir mes connaissances techniques. J'ai travaillé dans cette entreprise jusqu'en octobre 1956.

OCTOBRE 1956

Je me sentais seul et le contact avec mon père me manquait beaucoup. Je me suis marié en 1953 et notre fils Peter est né la même année. Les conditions de vie étant difficiles, nous avons quitté la Hongrie en novembre 1956, pendant la révolution. De Vienne, j'ai contacté un oncle du côté maternel qui vivait à Lugano. Grâce à l'une de ses connaissances, nous avons pu rejoindre la Suisse avec un convoi de 4000 réfugiés.

Nous sommes arrivés à Frauenfeld en décembre 1956, où nous avons d'abord été hébergés dans une caserne. En janvier 1957, nous sommes arrivés à Full-Reuenthal. J'ai trouvé là-bas un emploi de mécanicien. L'usine chimique Uetikon avait mis une maison à notre disposition. Étant donné qu'elle était inhabitée depuis longtemps, l'eau coulait le long des murs lorsque nous mettions le chauffage. L'entreprise nous avait fourni plus de combustible, mais la situation ne s'améliorait pas. En avril 1957, grâce à une connaissance, j'ai eu la possibilité de postuler comme dessinateur dans la division Appareils rotatifs de l'entreprise Georg Fischer (+GF+) de Schaffhouse. J'ai obtenu le poste et nous avons déménagé à Schaffhouse.

En juin 1963, j'ai quitté l'entreprise +GF+ pour une entreprise de machines à tricoter, où j'ai travaillé pendant 16 ans, jusqu'à la dissolution de la société.

JE DEVIENS SUISSE

Notre mariage battait de l'aile depuis un certain temps déjà et ma femme et moi nous sommes séparés en 1970. Notre fils Peter est resté avec sa mère. Deux ans plus tard, j'ai obtenu la nationalité suisse. À partir de 1972, je pouvais aller en Hongrie en tant que citoyen suisse. Je me suis remarié en 1974.

Mon père était resté en Hongrie et je lui ai bien entendu rendu visite lors de mon premier voyage à Szombathely. Il a fait preuve de grandeur

d'âme et s'est excusé pour son comportement envers moi. Il m'a avoué que de se lier si rapidement après la déportation n'avait pas été une bonne décision, mais qu'il ne pouvait alors plus faire marche arrière. Il me faisait pitié, et en même temps je l'admirais de pouvoir me parler de tout cela aussi ouvertement.

En 1980, j'ai à nouveau pu travailler dans l'entreprise +GF+ dans la division Machines de sablage en tant que constructeur et j'y suis resté jusqu'à la retraite. Mon chef était un Allemand avec qui j'avais des rapports d'amitié. Le fait que nous ayons le même âge, nous étions même nés le même jour, donnait lieu à des discussions intéressantes. Nous aimions tous les deux la musique classique. Une fois à la retraite, nous avons continué à nous voir.

Il était donc inévitable que nous abordions notre passé pendant la Seconde Guerre mondiale. Lorsque je lui ai parlé de mon passé dans les camps, il n'a rien dit. J'ai déduit de son comportement qu'il avait fait partie des Jeunesses hitlériennes.

Cette discussion a suffi pour qu'il mette un terme à notre amitié. Il faut malheureusement accepter ce genre de situation.

UN QUESTIONNAIRE À L'HÔPITAL

En vue d'une dialyse, j'ai dû subir le 7 janvier 2010 une opération pour la pose d'un shunt. Je suis resté quelques jours à l'hôpital cantonal de Schaffhouse. Plusieurs examens ont été effectués et un jeune médecin de service de nationalité allemande est venu me voir pour remplir un questionnaire sur mes maladies antérieures. Il a d'abord évoqué mes parents et de mes frères et sœurs et voulait savoir s'ils avaient des maladies particulières. Il m'a demandé de quoi ma mère était morte. Je lui ai répondu que ma mère a été déportée et assassinée en 1944. Il m'a demandé pour les frères et sœurs, et je lui ai dit que mon unique sœur a connu le même sort que ma mère, que mon père a survécu à ces temps difficiles avec moi et qu'il est décédé en 1975.

Après ces informations, la conversation s'est orientée sur des thèmes privés et politiques. Le médecin m'a parlé de son grand-père, qui n'avait apparemment rien su des exactions commises «en arrière-plan» pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il a dit qu'il espérait qu'une telle chose ne se reproduirait plus.

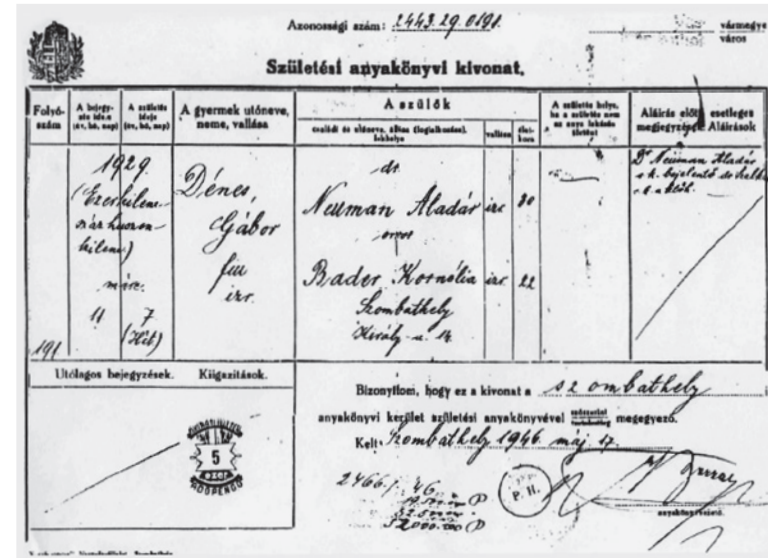
La question suivante qu'il m'a posée m'a quelque peu surpris: «Avez-vous peur de la mort?» Je ne sais pas si cette question figurait dans le questionnaire ou s'il l'a posée de lui-même. Après un moment de réflexion, j'ai dit: «Non, mais je ne voudrais pas mourir asphyxié comme ma mère et ma sœur.»

Sa question m'a beaucoup préoccupé, parce que je ne savais pas pour quelle raison elle m'avait été posée. Le fait que le médecin était de nationalité allemande ne facilitait pas mes réflexions. Malheureusement, il a été appelé ailleurs et nous n'avons pas pu poursuivre la conversation. Pour ma part, j'aurais volontiers réabordé ce thème. Et je me demande comment j'aurais réagi si un médecin d'une autre nationalité m'avait posé cette question. Est-ce un hasard ou une comparaison avec le passé?

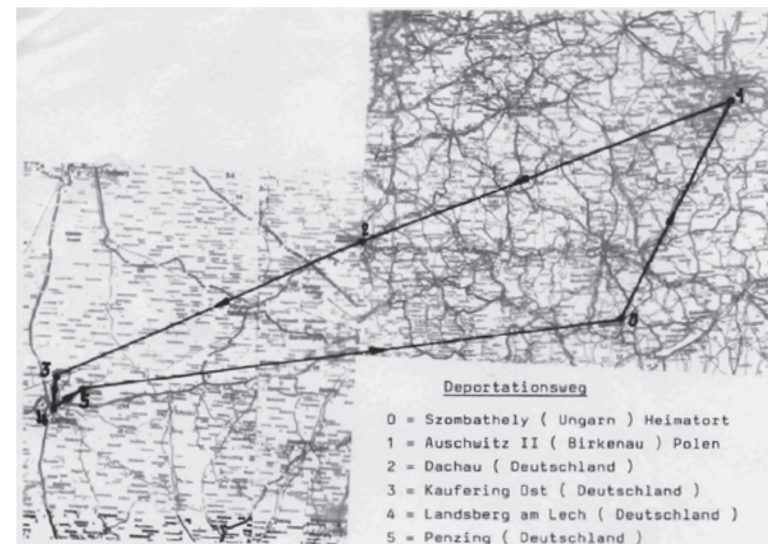
À L'ÉPOQUE, ON NE M'A PAS POSÉ DE QUESTION

Même après 65 ans, je constate que je n'en ai pas fini avec mon passé. La peur ressentie lorsque j'ai été sélectionné et enfermé dans la baraque refait souvent surface. Personne ne m'avait demandé à l'époque si j'avais peur de la mort. Le chef de block m'a alors sauvé la vie, mais je ressens une culpabilité parce qu'un autre est mort à ma place. Car comme je l'ai déjà dit, il fallait que le compte y soit.

Comme je parle ouvertement de mon passé, je suis souvent déçu par la réaction de mes amis. Ce que j'ai vécu pendant l'époque du national-socialisme a fait de moi un autre homme, mais le regard de soi-disant amis aussi.



Mon certificat de naissance.



«Meine Holocaust Landkarte».16



Hommage à Gábor Nyirö, rédigé par Markus Sieber, paru le 28 septembre 2010 dans les Schaffhauser Nachrichten.

JE NE PEUX NI NE VEUX OUBLIER CE QUE J'AI VÉCU

On dit que le temps guérit les blessures, mais pour moi ce n'est pas le cas. J'ai maintenant 80 ans, et 65 années se sont écoulées depuis ma déportation. Je ne peux pas oublier ce que j'ai vécu et probablement que je ne veux pas vraiment l'oublier. Quand je lis un livre qui parle de cette époque, je le referme aussitôt.

Avec mon récit dans le présent cahier, je cours le risque de susciter les mêmes «réactions défensive» que j'ai observées chez certains de mes amis. Mais je veux m'adresser aux générations à venir, dans l'espoir que cette terrible période, que j'ai vécue avec six millions d'autres, ne se répètera pas. Ma faible voix est devenue forte au travers de ces lignes. À la place des six millions d'êtres humains qui ne peuvent plus parler, je peux raconter mon histoire.

BIOGRAPHIE

GÁBOR NYIRÖ-BORNHAUSER (7.3.1929 – 13.9.2010)

Le 23 septembre, nous avons dû faire nos adieux à un homme qui a vécu dans sa propre chair la période la plus impitoyable du siècle dernier, un témoin de l'Holocauste.

Gábor Nyirö a grandi dans la partie juive de la commune hongroise de Szombathely près de la frontière autrichienne. Son père était médecin et sa mère s'occupait de lui et de sa petite sœur. À l'école primaire déjà, il était malmené par ses camarades de classe. Il écrit: «Les premières années d'école obligatoire étaient encore supportables, mais au cours de la troisième année nous – six enfants juifs – étions livrés aux brimades des enseignants. Les punitions et les gifles étaient notre lot quotidien. Cette attitude hostile envers nous avait bien sûr déteint sur les autres élèves. Le quotidien scolaire devenait difficile et de plus en plus insupportable, car seuls quelques rares camarades non juifs adoptaient un comportement neutre.»

Il a vécu comment sa famille a progressivement perdu tous ses droits et a été spoliée de ses biens après l'occupation de Szombathely par les Allemands avant d'être enfermée dans un ghetto en 1944 et déportée à Auschwitz: «Le 4 juillet 1944, nous avons été «mis en wagon». 100 personnes ont été regroupées dans chaque wagon de transport de bétail, sans vivres ni eau. Nous avons alors compris pourquoi ma mère avait tellement insisté pour garder la bouillotte en caoutchouc remplie d'eau avec elle. Le train s'est mis en branle et nous ne savions toujours pas où on nous emmenait. Il faisait une chaleur étouffante dans le wagon et nous espérions qu'il pleuve pour que l'air se rafraîchisse un peu. Lorsque la pluie est enfin tombée, nous nous sommes massés contre les deux petites fenêtres et tendions les mains vers l'extérieur. Mais des gardiens nous ont chassés des fenêtres et donné des coups de fouet sur nos mains.»



Avis de décès de Gábor Nyirö.

À Auschwitz, il a été séparé de sa mère et de sa sœur, et il ne les a jamais revues. Elles ont été immédiatement gazées.

Gábor Nyirö a ensuite été affecté dans un camp de travail où il a vécu de profondes humiliations: «Nous avons dû enlever nos vêtements et donner tous nos effets personnels. Nous n'avons pu garder que la ceinture et les chaussures. Nous avons ensuite été complètement rasés. Comme tout devait se faire vite, de nombreux détenus saignaient.» Il se souvient des moindres détails: «Chaque baraque abritait de 800 à 1000 détenus. Le rythme des repas était toujours le même: nous étions d'abord comptés lors de l'appel du matin. Ensuite, on distribuait un bouillon de café ou de thé indéfinissable. Vers midi, une équipe de quatre détenus devait aller chercher aux cuisines une caisse en bois contenant le repas. Une ration était supposée faire un litre, mais ce n'était bien évidemment jamais le cas. La potée de légumes «séchés» consistait en une masse indéfinissable dans laquelle les plus heureux pêchaient parfois une pomme de terre.» De Auschwitz, il a été transféré dans un camp de travail près de Dachau jusqu'à l'arrivée des Américains puis a pu prendre la fuite.

Il est ensuite retourné en Hongrie avec son père. Dans sa ville natale, seuls 80 Juifs sur 3000 ont survécu. Ils avaient en outre perdu tous leurs biens et étaient rejetés par les autorités communistes et la population non juive. Gábor Nyirö a fait des études et trouvé du travail, mais lorsque les Russes ont écrasé l'insurrection hongroise, il a dû fuir à nouveau et est venu en Suisse, à Schaffhouse.

Il a travaillé dans une société de machines à tricoter puis dans l'entreprise +GF+ et a vécu de bonnes années, mais ce n'est que sur le tard qu'il a pu parler de sa vie et écrire ce qu'il a vécu. Nous voulons lui rendre hommage avec gratitude et respect. Voici comment il a conclu son travail de mémoire:

On dit que le temps guérit les blessures, mais pour moi ce n'est pas le cas. J'ai maintenant 80 ans et 65 années se sont écoulées depuis ma déportation. Je ne peux pas oublier ce que j'ai vécu et je ne veux pas l'oublier.

Mais je veux m'adresser aux générations à venir, dans l'espoir que cette terrible période, que j'ai vécue avec six millions d'autres, ne se répète pas. Ma faible voix est devenue forte au travers de ces lignes. À la place des six millions d'êtres humains qui ne peuvent plus parler, je peux raconter mon histoire.

P O S T F A C E

«Il savait tout faire, voyez-vous. Gábor réparait ce qui ne fonctionnait plus, recousait les boutons. Il était toujours là quand on avait besoin de lui. Il me manque».

Tels étaient les mots d'Ursula Nyirö lors de la cérémonie des adieux. Notre rencontre du 30 septembre 2010 était chaleureuse et enrichissante. Ursula Nyirö-Bornhauser, qui a épousé Gábor Nyirö en 1974, m'a parlé du passé, des moments qu'elle a partagés avec son défunt mari et de tout ce qu'ils ont entrepris ensemble.

Grâce à ces informations et au témoignage de Gábor Nyirö que j'avais lu avant de la rencontrer, j'ai pu me faire une idée de l'homme qu'il était. Je n'ai malheureusement pas pu le rencontrer personnellement, il est décédé le 13 septembre 2010. Je le regrette non seulement parce que je n'ai pas pu faire sa connaissance, mais aussi parce nous aurions pu ajouter ensemble d'autres informations et apporter des précisions à son texte. À la première lecture, certains passages n'étaient pas tout à fait clairs pour moi. J'aurais aimé en discuter avec l'auteur – d'autant plus qu'il était important pour Gábor Nyirö que ce qu'il a dû vivre pendant la Shoah soit transmis aux prochaines générations et reste dans les mémoires. Il a eu l'opportunité de s'exprimer, dit-il dans ses Mémoires. Et il a voulu le faire pour tous ceux qui n'ont pas survécu à l'Holocauste.

J'ai eu la chance de pouvoir éclaircir certains points avec Ursula Nyirö. Car c'est elle qui a aidé son mari à écrire ses souvenirs sur la Shoah et les années qui ont suivi. J'ai corrigé les discordances linguistiques et, avec l'aide d'Ursula Nyirö, j'ai pu éclaircir certains passages, les reformulant légèrement parfois pour en faciliter la compréhension. J'ai toutefois gardé le flux du texte ainsi que la succession des chapitres de la version originale. Il reste donc quelques «sauts contextuels» dans le texte, probablement dus aux émotions qui ont submergé Gábor Nyirö lors de l'écriture. Ces «sauts contextuels» peuvent sembler peu logiques au premier abord, mais ils

donnent indirectement une idée de ce que l'auteur a pu penser, et ressentir. Avec cette manière de faire, j'espère avoir servi le texte et surtout Gábor Nyirö.

Quelques questions subsisteront. Il aurait par exemple été intéressant d'en savoir plus sur certains événements de la vie du camp et de leur déroulement. Un entretien avec Gábor Nyirö aurait peut-être aussi permis de détailler davantage le récit de la fuite.

Afin de compléter le rendu du passé de Gábor Nyirö, ses Mémoires, je tiens à exprimer ici quelques réflexions personnelles. Il me semble également approprié d'évoquer ce qui m'a frappé après la première lecture du texte «Le fardeau des souvenirs» et qui n'est peut-être plus tout à fait tangible dans la version retravaillée. Dans la première version, Gábor Nyirö ne parlait jamais de lui à la première personne ou des codétenus en tant que tels. Il évoquait plutôt ce que «l'on» avait fait. Cela pouvait être lié à la langue – certaines expressions en allemand demeuraient difficiles pour lui selon Ursula Nyirö. C'est la raison pour laquelle elle a aidé son mari à rédiger le texte. La première version avait néanmoins gardé une tonalité orale et ainsi une grande authenticité. La position d'observateur que prend l'auteur peut être due à la langue. Elle peut aussi être interprétée comme une stratégie inconsciente de distanciation, permettant de mieux décrire les terribles souvenirs gravés dans la mémoire de Gábor Nyirö.

La volonté de rendre tangible au lecteur ce qu'il a vécu s'exprime entre autres dans la description précise des baraques. Gábor Nyirö indique aussi les dimensions des caisses de nourriture, combien de soupe elles pouvaient contenir et quel était le poids du pain.

L'épisode de l'hôpital, peu de temps avant le décès de Gábor Nyirö, montre combien son vécu reste présent malgré les décennies écoulées. Il raconte une conversation avec un médecin allemand. La peur de la mort est évoquée. Cet entretien l'a beaucoup fait réfléchir – et cela pas uniquement parce que le médecin était de nationalité allemande. Il exprime son regret que cette conversation soit interrompue et note que lors de la sélection, personne ne lui avait demandé s'il avait peur de la mort. Gábor

Nyirö a survécu grâce au soutien du chef de block Hans Andrischeck – et il ressent de la culpabilité envers ceux qui n'ont pas eu la même chance que lui.

Même si cela n'a pas été facile pour lui, Gábor Nyirö a décidé de raconter son vécu pendant l'Holocauste et d'en donner l'image la plus précise possible. Malgré un style narratif parfois très sobre, l'émotion affleure – entre les lignes, juste derrière ce qui n'est pas dit.

LINDA MÜLLI

Lectrice, étudiante en histoire et hispanistique à l'Université de Bâle.



Gábor Nyirö à Budapest en 2007.

GÁBOR NYIRÖ

DIE LAST DER ERINNERUNGEN

Gábor Nyirö widmet diese Erinnerungen dem Gedenken an seine Mutter, als Zeichen seiner Dankbarkeit, weil sie ihm und ihrem Mann durch ihre Voraussicht das Leben rettete.

Er gibt schon zu Beginn unumwunden zu, wie schwer es ihm fällt, über seine Erinnerungen zu sprechen, die ihn noch im Schlaf heimsuchen. Als Sohn des Gynäkologen Aladár Neuman und seiner Frau Kornelia Neuman, geborene Bader, wurde er 1929 in Szombathely (Ungarn) geboren. Da die Stadt nahe der Grenze zu Österreich liegt, wurde sie schon im Januar 1944 von den Deutschen besetzt. Anfang Mai 1944 wurde für die Juden der Stadt ein Ghetto errichtet. Die beiden Eingänge wurden von den Pfeilkreuzlern streng bewacht.

Anfang Juli wurden den Ghettobewohnern unmittelbar vor ihrer Deportation nach Auschwitz-Birkenau die letzten Wertsachen weggenommen. Bei ihrer Ankunft im Lager am 7. Juli schickte Kornelia Neuman ihren Sohn zum Vater hinüber, «damit er sich nicht so alleine fühlte», während ihre 12jährige Tochter Agnes bei ihr blieb. Nach der Trennung sah er sie nie wieder.

Sein Vater und er kamen ins «Zigeunerlager», waren aber in zwei unterschiedlichen Baracken untergebracht (Gábor in Nr. 9, sein Vater zunächst in Baracke 21, dann 19). Sie machten von der Möglichkeit Gebrauch, Postkarten nach Hause zu schicken, durften aber über das Schicksal ihrer Angehörigen nichts schreiben. Beide Karten erreichten den Empfänger.

Gábor Nyirö schildert den Alltag im Lager, die «Mahlzeiten», die aus einer Suppe (mittags) und aus Brot (nachmittags) bestanden. Mit der Kälte fertigzuwerden, fiel ihm besonders schwer. Die Häftlinge wickelten ihren Körper in Zeitungspapier ein, sofern sie einen Fetzen finden konn-

ten, oder sie standen in einem engen Kreis, um einander zu wärmen. Zweimal musste er auf dem Appellplatz antreten, wo Leichen an einem Galgen hingen. Er fühlte sich vollkommen machtlos. Es gelang ihm, zwei Selektionen zu überstehen, wobei Hans Andrischeck, ein krimineller deutscher Häftling, ihm half. Er riet Gábor und seinem Vater, so bald wie möglich das Lager zu verlassen; er half ihnen, sich einem Transport anzuschließen, der Auschwitz am 10. Oktober 1944 verliess.

Der Transport traf in Kaufering (III), einem Nebenlager von Dachau, ein. Gábor war zunächst zum Kartoffelschälen eingeteilt, kam später in ein Arbeitskommando mit 30 Häftlingen – darunter sein Vater – die für die Organisation Todt ein Lager errichten mussten. Nach der Auflösung dieses Arbeitskommandos Ende Dezember 1944, wurden Gábor und sein Vater ins Hauptlager Kaufering I versetzt, wo sie die Befreiung erlebten. Am 24. April wurde das Lager evakuiert. Es gab viele Bombenangriffe und der Zug musste immer wieder halten, so, dass ihnen die Flucht gelang. Sie versteckten sich zunächst in einem Wald, dann harrten sie in einem Bunker in Penzing bis zur Einnahme durch die Amerikaner am 30. April 1945 aus.

Der Krieg endete und sie wurden bei ihrer Rückkehr nach Szombathely im August 1945 von vielen Bewohnern misstrauisch und abweisend behandelt. Von den 3200 Juden in der Stadt hatten nur 80 überlebt.

Im Jahre 1948 wurde der Familienname Neuman auf behördlichen Befehl in Nyirö geändert. Gábor hatte die Hoffnung nicht aufgegeben und wartete noch immer auf die Rückkehr seiner Mutter und seiner Schwester; er grollte seinem Vater, der sehr früh wieder geheiratet hatte. Er war froh, seinen Wohnsitz nach Budapest verlegen zu können. Er studierte am dortigen Technikum Maschinenbau und schloss sein Studium 1949 ab.

Im November 1956 verliessen er, seine Frau und der gemeinsame Sohn Peter Ungarn endgültig und liessen sich in der Ostschweiz nieder. Gábor Nyirö fand eine Anstellung bei der Firma Georg Fischer und erhielt 1972 die Schweizerische Staatsangehörigkeit. Gábor Nyirö erin-

nert sich an zwei unangenehme Begegnungen mit Deutschen. Kaum hatte sein Vorgesetzter erfahren, dass Gábor Nyirö in Auschwitz-Birkenau gewesen war, brach er den Kontakt mit ihm ab. Ein deutscher Arzt stellte ihm eine überraschend unsensible Frage, ob er Angst vor dem Tod habe – und dies, obwohl er wusste, dass er ein Lagerüberlebender war.

Am Anfang seines Buches stehen die fotografischen Porträts seiner Eltern und seiner Schwester Agnes; auf den letzten Seiten sind einige Dokumente abgedruckt. In seinen abschliessenden Betrachtungen kommt Gábor Nyirö erneut auf die Last der Erinnerung zu sprechen. Er glaubt nicht daran, dass die Zeit alle Wunden heilt. Seine letzten Worte lauten: «Meine schwache Stimme ist durch diese Zeilen stark geworden. Anstelle der sechs Millionen, die nicht mehr aussagen können, kann ich meine Geschichte erzählen.»

GÁBOR NYIRÖ

THE BURDEN OF MEMORIES

Gábor Nyirö's narration is dedicated to the loving memory of his mother, out of gratitude for having saved her husband's and her son's life by foreseeing the dangers that lay ahead.

From the outset he admits that talking about these events remains difficult, and that memories of the past still come to haunt his sleep. Gábor Neuman was born in Szombathely, Hungary, in 1929, the son of Aladár Neuman, a gynecologist, and Kornelia Neuman, née Bader. His hometown lay near the Austrian border and was soon occupied by the Germans (January 1944). In early May 1944, the local Jews were moved to a ghetto whose gates were closely guarded by Hungarian Nazis.

In early July, the ghetto prisoners were stripped of their last valuables and sent by train to Auschwitz-Birkenau. Upon arrival in Auschwitz on July 7th, Kornelia Neuman decided that Gábor should stay with his father, so that he should not feel alone, whereas she would stay with her daughter Agnes, aged 12. After their separation Gábor Neuman never saw his mother and sister again. Both he and his father were sent to the «gypsy camp», but not in the same barrack (barrack 9 for him, barrack 21, then 19 for his father). They made use of the opportunity to send postcards, without daring to disclose their fate; both cards reached their recipients.

Gábor Nyirö describes daily life in camp, the «meals» consisting of some kind of soup for lunch and bread in the afternoon. One of the strongest perceptions was one of cold. The prisoners tried to protect them-selves by covering their bodies with any scrap of paper they could find, or by standing close to one another. Twice he was made to stand with his fellow prisoners on the «Appellplatz» where corpses hung from the gallows, something which made him feel utterly powerless. With the

help of Hans Andrischeck, a common prisoner from Germany, he managed to survive two selections. Andrischeck also advised Gábor and his father to escape as soon as possible, and he even smuggled them into a carriage that left Auschwitz on 10 October 1944.

The convoy reached a satellite camp of Dachau (Kaufering III). After being assigned to potato-peeling duty for a few weeks Gábor Neuman was sent to a work detail of thirty prisoners (one of them being his father) who were building a camp for the Todt Organization. After this work detail was dissolved in late December 1944, Gábor and his father were sent to the main camp, Kaufering I, where they remained until shortly before liberation. The camp was evacuated on April 24th. The train ride was interrupted frequently by Allied bombing. They jumped off the train, ran through the woods and finally hid in a bunker in Penzing, until the town was liberated by U.S. forces on the 30 April 1945.

The war ended and when they returned to Szombathely in August 1945, they were met with mistrust, even hostility, by many inhabitants. Only 80 out of 3200 Jews had survived. By decision of the authorities, their name – Neuman – was changed into Nyirö. Gábor waited and hoped for the return of his mother and his sister. He resented his father for remarrying soon after. He was glad to move to Budapest for his studies. He attended a technical school and graduated in 1949.

He left Hungary for good in 1956 with his wife and their young son, Peter. They arrived in Eastern Switzerland. Gábor Nyirö worked for the Georg Fischer Company and became a Swiss citizen in 1972. He recalls two more painful experiences involving Germans: His boss cut off all ties with him the moment he learned that Gábor Nyirö had been in Auschwitz-Birkenau; and during an exam; a doctor asked him if he feared death, although he was aware of his past as a Holocaust survivor.

His book opens with the photographic portraits of his parents and his sister Agnes and ends with a series of documents. In his conclusion Gábor Nyirö dwells on the burden of memories. He does not agree with the view

that time heals all wounds. His closing words are: «My feeble voice gained strength throughout this narration. Instead of six million human beings whose voice was silenced forever, I can tell my tale.»

ANNEXES (NOTES DE LA LECTRICE)

- ¹ Szombathely fait partie du comté de Vas et se situe aujourd'hui à l'ouest du pays près de la frontière autrichienne.
- ² Le nom de famille précède ici le prénom comme il est d'usage en Hongrie. Dans le reste du texte, l'usage suisse, le prénom suivi du nom, sera toutefois utilisé.
- ³ La date officielle de l'occupation de Szombathely et de la Hongrie est le 19 mars 1944. Jusqu'à cette date, la Hongrie était l'alliée du Troisième Reich.
- ⁴ Nom du parti national-socialiste hongrois.
- ⁵ Le médecin SS Josef Mengele surnommé «l'ange de la mort d'Auschwitz». Gábor Nyirő ajoute ici que le «Dr Mengele était *Lagerarzt* (médecin de camp) à Auschwitz, où il a mis le Professeur Berthold Epstein, pédiatre de Prague et médecin détenu, sous ses ordres, donc «dégradé». Gábor Nyirő voulait sans doute illustrer ainsi l'arbitraire du système nazi.
- ⁶ Les effets des détenus étaient triés à l'entrepôt «Canada». Beaucoup de ces biens ont été renvoyés à l'intérieur du Reich.
- ⁷ Pour désigner le logement des détenus, Gábor Nyirő utilise indifféremment les termes de «Baracke» (baraque) et de «Block». Ici, la désignation correcte serait «Block 7» en tant qu'unité administrative. «Baracke» désignait le bâtiment en tant que tel.
- ⁸ Dans de nombreux camps, la rumeur courait que le savon RIF était fabriqué à partir de graisse humaine. Ce n'était toutefois pas exact: l'acronyme qui marquait les savons pendant le Troisième Reich signifiait «Reichsstelle für Industrielle Fettversorgung». (Source: Illinois Holocaust Museum, http://www.ilholocaustmuseum.org/pages/holocaust_misconceptions/65.php, état: 25 octobre 2010)

- ⁹ Photo: <http://listverse.com/2010/09/15/top-10-misconceptions-we-want-to-believe/>, état: 25 octobre 2010.
- ¹⁰ Ce passage semble hors de contexte à première vue. Gábor Nyirö l'a probablement inséré ici étant donné qu'il a parlé avec son père d'une éventuelle évasion.
- ¹¹ Gábor Nyirö dit qu'il a été «désélectionné». En d'autres termes, il a réchappé au groupe des condamnés à mort.
- ¹² L'«organisation Todt» (OT) était un groupe de génie civil et militaire portant le nom de Fritz Todt, inspecteur général des routes allemandes.
- ¹³ L'origine de cette désignation provient certainement de l'entreprise de construction Leonhard Moll AG et désigne indirectement le hangar à avions.
- ¹⁴ CICR = Comité international de la Croix-Rouge.
- ¹⁵ Ville aujourd'hui située en Croatie, qui appartenait alors encore à la Hongrie.
- ¹⁶ Carte établie par Gábor Nyirö.

(Lectorat Annexes/Notes de la lectrice: Linda Müll).